



Étrange texte que celui-ci : dans un Paris très contemporain, Charles Baudelaire se réveille sur un trottoir, littéralement zombifié, sans souvenirs de sa vie de poète — dont les réminiscences tenteront pourtant de s'imposer à sa conscience. Tous ses sentiments, toutes ses idées sont fantomatiques et vagues. Il ne sait plus parler, encore moins écrire. Il marche dans la ville, on le méprise. Il admire les passantes, elles le craignent. Il est un clochard moderne, une épave invisible. Des gens le prennent pour l'animateur d'une performance et le suivent. Il va se retourner contre eux, dévorer d'autres âmes dans une banlieue glauque et triste. La critique sociale affleure à chaque ligne, même si l'on reste un peu sur sa faim : c'est comme si l'idée, géniale, n'avait pas été totalement exploitée. Les chapitres sont plutôt des vignettes à la morale trouble. On aimerait lire le sous-texte du texte : on

comprend qu'il s'agit de réhabiliter Baudelaire en visionnaire, ses prémonitions d'une modernité malade et rongée par l'individualisme ; on sent qu'il se joue quelque chose du côté de la symbolique des « fleurs du mal » en tant qu'elles continuent de hanter le présent, leur odeur de plus en plus violente et délétère. Reste ce malaise impalpable, ce poète mort que rien ne peut sauver, ni l'amour ni la foule, ni le silence ni l'oubli. Rageur et désespéré, il s'en faut de peu qu'il soit aussi désespérant. Dressant le portrait d'une société condamnée à force d'ignorer la beauté, privée des pouvoirs même de la subversion dont elle a intégré, pour mieux la digérer, l'essence roborative, ce texte court et brutal continue d'intriguer longtemps après sa lecture. On s'en souviendra comme d'une tasse de breuvage exotique et curieusement incommode. Il dérange trop pour être tout à fait innocent. [A.B.]